

MICHÈLE SÉBAL

Miel des lunes

Roman

Imaginaires

Collection dirigée par Lucie Chenu et Eric Martini

Éditions Glyphe
85, avenue Ledru-Rollin – 75012 Paris
www.editions-glyphe.com

Première partie

1

25 JUILLET 2007.
CLINIQUE DES CÈDRES, SUR LES HAUTEURS DE NICE...

Ma tête était hantée par des images à l'érotisme fou, des râles d'orgasmes... Mais mon corps restait chiffé, pantin, couille molle. Soudain, le rire fusait du fond de ma gorge et par tous mes pores. Un rire qui n'en finissait pas. Personne n'osait m'approcher.

Dans ma tête se formaient des tourbillons noirs qui menaçaient de m'aspirer; une terreur indicible me faisait hurler... Il y avait aussi cette chaleur, cette douceur qui me donnait envie d'y fondre et m'y perdre pour ne jamais revenir.

Je me souviens de tout.

Quelqu'un m'a vu scarifier les murs de ma chambre avec une fourchette, et a pensé qu'écrire me ferait du bien. À « l'Atelier d'écriture », on m'a mis un stylo entre les mains, un bic qui bavait un peu. J'ai commencé par dessiner des arabesques puis des mots. Les phrases sont venues plus tard... J'ai réappris

l'usage du « Je ». L'atelier d'écriture m'a permis de mettre hors de ma tête le trop plein de... ? Je n'ai pas de mot pour nommer ça. Mes collègues psychiatres disent que l'écriture m'a aidé à quitter le brouillard dans lequel je m'agitais, mais ils ne savent pas tout ; il y a surtout eu Alice.

Un matin, je l'ai vue. Quelque chose en moi s'est réveillé quand j'ai croisé ses yeux. Je l'ai suivie du regard tandis qu'elle ouvrait mes rideaux, tapotait mon oreiller avec des gestes d'infirmière accomplie. Alors qu'elle prenait mon pouls, elle m'a souri et elle a dit :

– Ce sera encore une belle journée, Raoul, vous ne trouvez pas ?

Elle a eu l'air interloqué quand j'ai répondu :

– Oui, ce sera une belle journée.

La pression de ses doigts sur mon poignet s'est relâchée et elle a demandé, d'une voix faussement détachée :

– Comment allez-vous ce matin ?

Sur le moment, je n'ai pas compris sa question. Jusqu'alors, je n'avais aucune idée de l'endroit où je me trouvais. J'ai regardé autour de moi et j'ai compris...

– Comment vous appelez-vous ?

Ses doigts tremblaient sur ma peau quand elle a répondu :

– Alice.

J'ai tout de suite aimé son prénom.

Je ne vais plus à « l'Atelier d'écriture », je n'ai plus rien à y faire. Le journal intime sur lequel je consigne ces mots me suit partout ; j'y note mes pensées secrètes, mes émotions... Mais pour écrire mon histoire, rien ne vaut le petit ordinateur portable que je viens de recevoir. Je gribouille aussi des poèmes sur des feuilles volantes... Ils sont tous dédiés à Alice.

*... Et revenir à la clarté
D'un jet d'elle et de moi mêlés.
Revivre sous un nouveau ciel,
Au sein d'Alice renaîtra Miel.*

Alice a aimé mes derniers vers. Elle n'y connaît rien et je ne suis pas Verlaine, mais ça m'a fait plaisir. À la lecture de son prénom, elle a rougi. Je l'ai trouvée encore plus jolie. J'aime le grain de beauté qu'elle a là, juste à la naissance du sein gauche. Quand elle se penche sur moi, je l'aperçois dans l'échancrure de sa blouse. Mine de rien, elle frôle mon bras. Ce n'est pas que la coupe de mon pantalon soit très ajustée, plus proche du pyjama que du smoking, mais je m'y sens soudain à l'étroit. À quand remonte la première fois où mon appendice a quitté l'état semi-larvaire dans lequel il a végété pendant... ? Cela coïncide avec l'arrivée d'Alice. Ma renaissance a commencé par une érection, qui peut rêver mieux ? Parfois, j'ai la tentation de jouer au grabataire pour sentir ses mains savonneuses sur moi. Je me retiens car ce serait une terrible erreur : imaginez que ma sève s'égaré dans l'air, pour rien. Alors, je remise sagement mes fantasmes et mon étendard. Le moment viendra.

Fou ? Je l'ai été, c'est sûr. Pendant un temps, j'ai parlé aux arbres, aux chênes. Je m'étais pris d'amitié pour l'un d'entre eux. C'était le plus grand, le plus beau des chênes, et je lui racontais... Complètement subjugués, des enfants m'écoutaient. Pour mon arbre et pour eux, je traçais des arabesques, je déclamais, je façonnais l'air avec mes bras, et je riais, RLAIS... Puis, tout à coup, je pleurais, une joue posée contre l'écorce de mon ami. Les parents ont fini par s'en mêler. Alors on m'a amené ici... Et je n'ai plus parlé. Tout est rentré en moi, au plus profond, là où se terrent les premières émotions, les premières sensations, bien

avant les mots. Il semble que j'y suis resté longtemps, jusqu'à ce stylo entre mes doigts, jusqu'à ce qu'il y ait Alice.

C'est à Jasper que je dois le traitement de faveur dont je bénéficie ici. Jasper, mon ami ; je parie qu'il sait le dernier rôle qu'il a à jouer dans cette histoire. Sa longévité n'est peut-être pas un hasard.

Alice... Maintenant, je suis certain que, malgré notre différence d'âge, elle ne dira pas non. Hormis mes tempes devenues un peu grises, il paraît que je n'ai pas changé. Quand je me regarde dans le miroir, au-dessus du bureau, je me trouve plus de charme qu'à vingt ans. Je suis sûr que je lui plais. Elle est trop jeune pour savoir vraiment pourquoi je suis ici et je pense qu'elle s'en fout. Ceux qui ont cru le savoir m'ont collé sur le front divers mots ineptes pour tenter d'expliquer mon état. Selon mon comportement, ils faisaient des chapelets de « délire paranoïde, catatonie, akathisie... », j'en passe et des meilleures. Croyez-moi, quand les spécialistes du ciboulot sont mis en échec, ils ont vite fait de dégainer des étiquettes pour qualifier ce qu'ils ne comprennent pas. Parce qu'il est médecin, Jasper a eu accès à mon dossier médical et il a bien voulu me le montrer. J'y ai lu l'impuissance de nos confrères à comprendre l'inexplicable. Qu'est-ce qu'on a ri !

Si je n'avais pas laissé échapper un peu de cette folie, je n'aurais pas trouvé Alice. À quelque chose, délire est bon.

L'endroit est agréable avec ces arbres. Ça me rappelle le parc Saint-Cyprien – vous connaissez peut-être – sauf qu'au lieu de chênes, il y a des cèdres et des oliviers ; question de climat. Après tout ce temps écoulé, Jasper continue à venir me voir ici, environ une fois par mois. Il n'a jamais cessé d'être mon ange gardien, veillant sur mes intérêts quand ma tête ne m'appartenait pas. C'est un vieil homme maintenant. Sa crinière et sa moustache

*jadis flamboyantes sont devenues neigeuses à souhait, et avec ses mains couvertes de taches brunes, on dirait un Père Noël momifié, mais il montre encore une étonnante vivacité de geste et d'esprit. Lors de ses visites, il s'assoit sur le rocking-chair à côté de mon banc préféré et on reste ainsi pendant des heures, à ne presque rien nous dire. A quoi bon ? Dans nos têtes tournent les mêmes images, sans cesse. **Elle**, Il n'y a qu'**Elle**. Non, non, je ne parle pas d'Alice, je parle d'**Elle**. Quand on l'évoque, Jasper marque la majuscule encore plus que moi. Sacré Jasper ! Aussi fou que je ne le suis, mais tellement plus sage. Lui, s'il avait décidé de raconter ce qu'il sait, il en aurait fait un roman au style alambiqué.*

Les autres, nos compagnons d'alors ? Françoise, je l'ai croisée ici même, il y a un bail ; tu parles d'une coïncidence... Elle ne m'a pas reconnu. Qui peut dire si elle reconnaîtra quiconque un jour ? Il paraît qu'elle miaule comme un chat, feule comme une panthère... Félicien ?... Jasper m'a dit qu'il a fondé un bidule dont il est le gourou, près de Bruxelles. Une sorte de confrérie où l'on distribue aux adeptes des substances qui les amènent au « grand rêve »... Je n'ai pas tout compris, sinon que ça se termine généralement par une partouze plus ou moins organisée. Il m'a aussi rapporté la coupure de journal qui relate la mort d'Aza dans des circonstances bizarres : sa concierge l'avait retrouvé allongé dans son salon, entre le cadavre de sa mère et celui de son chat. Pauvre petit homme ! C'est curieux, la tournure que prennent parfois les évènements... Je suppose que Bouba est retourné chez lui. À l'heure où je vous parle, il doit être ministre de la Santé là-bas, ou même président.

Si je le voulais, je crois que je pourrais partir d'ici, maintenant. Me remettre à travailler... Je ne suis pas si vieux !...

*Mais ici, je peux passer mon temps à penser... Et j'ai trouvé Alice. Il aura fallu quinze ans pour que je revienne du chaos où j'avais sombré avec **Elle**. Ça m'a fait sourire quand je m'en suis rendu compte. Quinze, le nombre diabolique du sabbat... Foutaises!*

Dans vingt jours, ce sera le quinze août. La vie est belle.

*Je suis le seul à savoir. **Elle**, c'est son histoire autant que la mienne. Quant à Françoise, Bouba, Félicien et Aza, ils n'ont su d'**Elle** que des bribes. Le roman de Jasper aurait eu plein de trous. Moi, je ne sais pas tout, mais... Oh, je sais bien qu'ils disent que tout ça, c'est dans ma tête et qu'**Elle** n'a jamais existé. Un délire, quoi!*

Quelque part dans cet endroit, il doit y avoir un magnéto, une vidéo ou un truc à laser qui enregistre tout. À moins que le miroir où je me regarde soit une glace sans tain. Quand cette pensée m'est venue, j'ai commencé à y faire des grimaces et des doigts d'honneur à chaque fois que je me trouvais devant mon image.

À moins qu'on m'ait oublié.

Peu importe.

Je vais tout dire, tout écrire, et personne ne me croira.

Quelle importance? Je ne raconte que pour moi.

*Des mots pour renaître avec **Elle**.*

2

LOIN, TRÈS LOIN DE TOUT...

À travers ses cils, elle entrevoit le noir pelage. Elle y glisse ses doigts, y enfouit son nez... Déjà, elle n'est plus seule et sent les frôlements sur sa peau nue.

Un frisson d'aise qui dure... Et le plaisir la cloue.

3

NOUS SOMMES EN AVRIL. Je ne sais pas encore que je vais la rencontrer. Je ne sais pas qu'elle existe, qu'elle respire, à deux pas de chez moi. Je ne sais pas qu'elle va faire partie de ma vie pendant neuf mois, ni qu'elle va me hanter pendant des années. Oui, je sais, neuf mois. Qu'on ne me parle pas de hasard !

Comment vous dire ce que je sais d'elle ? Je m'imagine en aigle tournoyant par-delà le temps et l'espace pour retrouver le quartier, le parc, les rues, sa rue, son jardin...

Je suis un regard flottant dans son univers, à l'affût de ses pensées, de ses humeurs...

Je la vois...

Elle commence par ouvrir ses volets. Ils crient lamentablement, comme deux pies moribondes, furieuses de devoir s'éveiller si tôt. Elle cligne plusieurs fois des yeux et esquisse un sourire en entendant les trilles des oiseaux. Dans le parc désert, de l'autre côté de la rue, un chien lève

la patte sur un banc. Elle ne le voit pas, le rideau d'arbres est trop épais. Quand elle était petite, elle comptait seize pas, de la grille du jardin à celle du parc. À présent, elle en fait à peine neuf, mais n'y prend plus garde. Si elle étendait un peu les bras, elle pourrait presque toucher les pousses du plus gros marronnier.

Sa chambre était celle de ses parents autrefois. Depuis longtemps, elle a quitté son univers de petite fille au rez-de-chaussée pour cette vaste pièce du premier étage... Une élévation à plus d'un titre. Un jour, elle a décidé d'y faire le ménage et a entassé les babioles dont la compagnie semblait indispensable à sa mère sur le vieux tapis qui ornait le parquet. Plusieurs voyages ont été nécessaires pour monter le tout au grenier. Elle a gardé le grand lit, le sofa, la coiffeuse et les miroirs, vestiges d'un autre temps. Les murs rafraîchis de bleu pâle, un tapis clair et les coussins du rez-de-chaussée ont donné à la pièce un air de jeunesse. Assez satisfaite du résultat, elle s'est laissée aller à tourner comme une gamine, jusqu'à ce que son regard tombe sur la pendule sombre qui marque toujours onze heures sur la cheminée. Elle n'a pas osé la déplacer et a composé un bouquet pour l'adoucir un peu.

Au milieu de son édredon, une tache noire s'étire. C'est Ramsès ; Janice le prend dans ses bras sans qu'il ouvre l'œil. Laisant l'air frais chasser les anges et les démons de la nuit, elle descend rejoindre Tarita dans la cuisine d'où s'échappent des senteurs boulangères.

Tarita, c'est sa Nanidouce, ramenée par son père d'un de ses voyages aux antipodes, peu après sa naissance. Tout bébé, son fort appétit de vivre vrillait les oreilles de «Madame Lonore» comme l'appelait Tarita. Janice avait

appris de la bouche pulpeuse de sa mère qu'elle aurait dû «y passer». C'était au temps où ses parents recevaient un peu; entre la poire et le doigt de cognac, la belle Éléonore racontait qu'elle avait pourtant trouvé une faiseuse qui... «Les habiles aiguilles et les horribles breuvages n'y ont rien fait. Cette enfant s'est accrochée à ma matrice... une vraie... sangsue.» Sa mère disait ces mots sans lui prêter attention, ou avec ce regard qui passait à travers elle. Les yeux écarquillés, Janice regardait sa déesse-mère et imaginait des sorcières touilleuses autour d'une marmite pleine de limaces, et elle se noyant dans un liquide pustuleux... Pendant des mois, sa mère avait vomi. Ce ventre qui s'arrondissait la faisait pleurer le jour et cauchemarder la nuit. Elle se sentait habitée par un Alien vorace qui la mangeait de l'intérieur. Sa faiblesse était telle qu'elle ne vit pas l'arrivée du bébé dont on dut la délivrer. Quant à son père, il avait, pour l'occasion, oublié son goût des images et s'était payé le luxe d'une appendicite... On a les douleurs qu'on peut. C'est au bain qu'Éléonore découvrit un petit être vociférant dont le sexe était juste une absence, femelle. Elle refusa d'y toucher, arguant de son extrême fatigue. Madame Lonore et Monsieur (c'est ainsi que Tarita appelait le père de Janice) rentrèrent le même jour de leurs cliniques respectives. Monsieur se mit tout de suite en quête d'une nourrice. Il trouva une pauvre fille qui avait accouché sous X et gagnait de quoi vivre un peu en allaitant les bébés des autres. Éléonore trouva vite à la laitière un air bovin et le geste indécent. Cette façon qu'elle avait de dégrafer son corsage au moindre cri du bébé, ses seins gonflés d'où gouttait le lait! Éléonore en avait la nausée.

Peu de temps après, Monsieur était parti vers les îles, à la poursuite d'on ne sait quel scoop. À Tahiti, il rencontra Jean Loiseau, un drôle de zèbre, fan de poker. Bon joueur et âpre au gain, le jeune Klein pensait se faire un joli pécule, mais Loiseau misait n'importe quoi pourvu que la perte de la mise puisse faire enrager sa femme : les plumes de son perroquet, un collier de perles noires, les cuillères en argent qui leur venait de sa belle-mère... et Monsieur gagnait. À la fin, Loiseau risqua son va-tout : Tarita, la Tahitienne attachée au service de Madame Loiseau. Un breelan plus tard, Tarita apprit qu'elle devait ramasser ses affaires et suivre le jeune Monsieur... avant le retour de Madame Loiseau partie faire des emplettes. Le père de Janice eut vite fait de voir le bon côté de l'aventure et acheta un second billet d'avion.

– Vous êtes d'accord, n'est-ce pas ? Vous verrez, c'est un joli bébé.

La Tahitienne fit un bref signe d'acquiescement. Ça ne pouvait pas être pire que d'être au service de Madame Loiseau. Par chance, Tarita qui n'avait pas de lait et ne disait mot convint mieux à Madame. Elle sut ne rien montrer du bonheur qu'elle prenait à nourrir et à dorloter l'enfant, et tous furent satisfaits de sa présence.

Trois prénoms inscrits sur un livret. Trois prénoms qu'elle n'avait pas choisis : pour Éléonore, ce fut longtemps la seule trace de ce bébé.

Tarita savait calmer les pleurs, les maux de ventre, ceux du cœur... Sa douceur, ses mélodies ont bercé Janice. Sa tendresse se passe de mots. Elle sent bon la fleur de tiaré et le pain frais... De belles miches en forme d'animaux de légende pour allumer des lampions

dans le regard de sa fée et faire apparaître ses fossettes. La fillette éclatait de rire et courait se blottir dans ses bras. Elle n'est pas belle, Tarita, presque aussi large que haute. Pas vraiment un Gauguin, mais elle a le teint de miel et de longs cheveux noirs adroitement tressés, roulés parfois en un chignon où les fils d'argent se font nombreux.

Sa petite Janice a grandi. Enfui, le rire ; à peine si un vague sourire étire ses lèvres et plisse un peu ses yeux gris. Au fil des années, Tarita a vu sa fée s'enlaidir : les vêtements que la jeune femme achète par correspondance ont toujours un aspect « passe-grisaille », son petit chignon lui donne l'air hautain, et depuis peu, elle porte d'inutiles lunettes cerclées d'outremer qui durcissent ses traits. Pas étonnant qu'aucun amoureux ne vienne frapper à la porte. Janice va sur ses vingt-cinq ans et jamais une idylle.

Tarita aime le matin, le seul moment de la journée où elle retrouve un peu sa Janice, la vraie, pour elle et pour Ramsès. Arrivé le premier dans la cuisine, le chat se frotte contre la jambe de la vieille femme, réclamant sa première pâtée de la journée. Un soir, Janice l'a trouvé dans le parc, pelotonné au pied d'une poubelle. Conquise par ses yeux verts et son faible miaulement, elle l'a rapporté chez elle.

– Ça c'est pas chat, c'est fille. Je suis sûre ! affirme Tarita au premier coup d'œil. Ramsès, pseudo-hermaphrodite du fait de son état civil, a tout de suite pris ses aises rue du Pain perdu, dans la maison de Janice Klein, regrettant seulement l'exiguïté du jardin. Peu importe, le parc de ses premières heures de peur, de faim et de froid est vite devenu son empire. Ramsès est revancharde.

– Manger ici à midi ? s'enquiert Tarita.

– Tu sais bien que non, Tita, répond Janice en esquissant un sourire d'excuse, même si ce n'est pas loin, je n'ai pas le temps de faire l'aller-retour.

À la dérobée, Tarita l'observe alors qu'elle grignote la dernière oreille d'un ourson. Depuis quand exactement sa Janice a-t-elle commencé à changer ? Elle ne saurait le dire. Avant, elle prenait le temps de goûter de menus plaisirs : glisser ses doigts dans la tresse de sa nourrice, faire des bulles de savon dans son bain, imiter les chants des oiseaux... Passée l'heure du petit-déjeuner, elle ressemble de plus en plus à un zombi qui erre dans la maison, en quête d'une tapisserie derrière laquelle se cacher. Tarita a peur de son port trop raide, de ces lunettes qui la vieillissent. Elle sent que Janice va mal, mais que faire ? Elle n'est qu'une vieille ignorante, dévouée au-delà de toute raison.

– Je dois me sauver, maintenant. À ce soir, Tita.

Les gravillons de l'allée crissent sous les chaussures de Janice. La grille grince. Elle ne la referme pas. Dans l'embrasure de la porte, Tarita la regarde traverser la rue et entrer dans le parc Saint-Cyprien par un portillon.